

# Festival Rouyn-Noranda Cinquième Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

Richard Martineau

Number 127, December 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50754ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martineau, R. (1986). Festival Rouyn-Noranda : cinquième Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. *Séquences*, (127), 16–17.

# Cinquième Festival du cinéma international en Abitibi – Témiscamingue



**ROUYN-NORANDA (QUÉBEC) CANADA**

Théâtre du Cuivre du 1er au 6 novembre 1986

L'affirmation est forte, mais pas exagérée: si ce n'était de Jacques Matte et de son Festival, le cinéma se porterait très mal en Abitibi-Témiscamingue. Qu'on en juge: lors de ma visite, le seul cinéma de Rouyn-Noranda présentait les versions françaises de *Back to School* et de *Remo: The Adventure Begins*.

Les observateurs attentifs, les différents intervenants du milieu et les journalistes intelligents ne s'y trompent pas: le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue constitue une sorte d'exploit, voire de laboratoire pour l'épanouissement culturel en région. Offrir, loin de toute métropole artistique importante, une sélection d'une quarantaine de films qui, sinon, n'auraient tout simplement pas été diffusés là-bas (faute de ciné-clubs, de semaines du cinéma et autres événements cinématographiques) mérite en soi un coup de chapeau. Et réussir à organiser une telle rencontre pour la cinquième année consécutive appelle le respect. Jacques Matte et son équipe de fidèles collaborateurs font plus pour le développement du cinéma que beaucoup d'autres chroniqueurs ou critiques en mal d'ego. Qu'on se le dise!

Bien sûr, cette année, les stars ne sont pas venues (c'est cher, des stars!), les productions internationales n'étaient pas très nombreuses, bref, le Festival se faisait plutôt discret, mais qu'à cela ne tienne: à défaut de budget, restait toujours l'enthousiasme! Se déroulant dans un Théâtre du Cuivre tout réaménagé, les projections rassemblaient, en effet, une foule de cinéphiles visiblement réjouis qui accueillirent avec chaleur films et invités. Et qui surent se montrer indulgents envers certaines maladresses à la projection dues à la nouveauté de l'installation.

À la soirée d'ouverture, le 1er novembre, la salle était remplie à craquer. Au programme: parade des politiciens, qui y allèrent de leur discours — certains vantant la sagesse de l'État, d'autres, le courage du privé — et les deux premières productions, soit *Les Enfants aux petites valises* et *Le Complexe du kangourou*. La première, court métrage s'apparentant à la forme du vidéo-clip réalisé par Suzanne Guy, met en images une chanson de Céline Côté traitant des enfants de la garde partagée. Malgré les limites du genre et sa durée de six minutes, les talents évidents de la réalisatrice, la qualité de la photographie et la rigueur du montage captent notre oeil. Quant à la seconde, sorte d'« Un homme et son bambin » français mettant en vedette Roland Giraud dans le rôle d'un peintre stérile piqué par la fièvre de la paternité, elle laisse une sensation de déjà vu. En effet, si les dialogues font preuve d'un sens aigu de la répartie et si l'interprète principal attire dès son premier sourire notre sympathie, impossible de ne pas se dire qu'on a vu ce film cent fois. Ni pire ni meilleur que d'autres comédies bon enfant, ce long métrage de Pierre Jolivet donna le ton d'ensemble au cinquième Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue: son intention est honnête, son attitude est réservée, son budget est modeste, sa bouille est gentille et il porte une attention toute particulière aux enfants. En effet, beaucoup de films pour les jeunes, cette année, à Rouyn-Noranda!

Des titres? *Stand by Me*, *Le Dernier Havre*, de nombreux films d'animation, mais aussi quelques primeurs. Dont *Bach et Bottine*, le joli et savoureux film d'André Melançon, qui souffre malheureusement d'une conclusion précipitée — mais qui permet à la jeune Mahée Paiement de déferler, tel un ouragan sur la ville. *Le Gros de la classe*, un court métrage de Jean Bourbonnais entièrement tourné à Rimouski, qui nous présente les difficultés d'un gamin obèse à se faire accepter: film aimable interprété par de jeunes comédiens bien dirigés. Et l'horrible *Trop tard*, *Balthazar* de Philippe Lopes-Curval, sous-produit d'exploitation qui fait se rencontrer une jeune fuyarde et un voyou solitaire — seulement pour nous donner un mélange de *La Drôlesse* et de *Family Rock* aussi malhabile que stupide.

Ironie heureuse du sort, par contre: si une bonne partie de la programmation se destinait avant tout à un public jeune, la vedette incontestée du Festival, elle, était âgée de 80 ans! Il s'agissait du truculent Jean Dréville, dont la filmographie impressionnante (40 films

**Le Complexe du kangourou de Pierre Jolivet**



en 40 ans!) couvre aussi bien la période du muet que celle du parlant. Se promenant au froid dès sept heures trente du matin, et discutant vivement du cinéma français actuel jusqu'à onze heures le soir, ce vieil homme digne mais exalté charma tout un chacun. Son *Joueur d'échecs*, tourné en 1938, perdu, puis récemment retrouvé et reconstitué, nous permit d'apprécier son talent d'adaptateur, son humour et son habileté à domestiquer les reconstitutions historiques... et les monstres sacrés (Conrad Veidt et Françoise Rosay)! Un peu lourd, peut-être, mais empreint d'un charme qu'on s'évertuerait vainement à chercher aujourd'hui, ce conte, mettant en scène un collectionneur d'automates, un jeune patriote polonais et la grande Catherine II de Russie, fit presque salle comble. Dire qu'il s'en trouve encore pour écrire qu'en Abitibi, il n'y a que la chasse et les libations qui intéressent les gens...

Aussi bien affirmer qu'il n'y a que la bouffe qui fascine Chabrol! Le bon vieux Claude, dont *Inspecteur Lavardin* fut présenté en première nord-américaine, a, en effet, d'autres centres d'intérêt: traquer l'hypocrisie bourgeoise, par exemple, ou démasquer les tartuffes de ce monde, ceux qui ne crient leurs vertus que pour cacher leur immoralité. À travers l'enquête du flic de *Poulet au vinaigre* (magnifiquement incarné par un Jean Poiret pince-sans-rire) qui tente de résoudre le meurtre d'un écrivain catholique, le juteux Chabrol retrouve son acidité d'antan, celle du *Boucher*, ou des *Noces rouges*. S'il néglige la forme de son plus récent long métrage, s'il va même jusqu'à faire preuve de paresse dans sa réalisation, il n'y va, par contre, pas de main morte sur son contenu. Rarement l'aura-t-on connu aussi pervers, aussi ignoble, aussi croustillant, tournant le fer de sa lame dans la plaie de ses victimes. Et nous dessinant, sous des allures de simple polar, un portrait cruel d'une « moral majority » pas très catholique.

À part *Inspecteur Lavardin*, faisaient partie de ce festin d'autres productions: *Sauve-toi*, *Lola*, *Maine Océan*, *Le Bonheur a encore frappé*, *L'Homme dans la lune* (d'Erik Clausen, dont le *Rocking Silver* avait remporté le Prix du public, l'an dernier), *La Guêpe*, *Équinoxe Sonia*, et *Le Déclin de l'empire américain* qui mit un terme en beauté

à ces six jours de visionnements.

Des surprises? L'accueil plus que poli réservé au film de Carle, le petit spectacle qui reprenait sur scène la chanson du film de Suzanne Guy, la lecture d'un poème par Raoul Duguay, le regard étincelant d'André Melançon visiblement heureux de retourner en Abitibi « un film sous le bras », les blagues de Jean Dréville, l'incroyable service de transport de l'organisation qui vous amène partout le temps de lever le doigt, les deux chambres doubles qui m'étaient réservées (par erreur!). Mais, surtout, la soif de cinéma, la chaleur et les sourires de ces gens qui, une longueur d'avance sur nous dans l'hiver, vous réchauffent le cœur et l'âme comme s'ils habitaient une petite île tropicale!

Sans oublier, bien sûr, la découverte d'un réalisateur québécois prometteur dont on attend impatiemment le premier long métrage: Richard Roy, qui fit l'unanimité avec son deuxième court métrage, *Transit*, puissamment interprété par Michel Côté et Marie Laberge. Chronique des premiers jours de liberté d'un détenu sur fond d'angoisse sexuelle, cette production, si elle souffre d'un scénario un peu trop à la remorque des thèmes à la mode, est réalisée avec rigueur, discrétion et intelligence. Utilisant habilement l'ellipse, Richard Roy montre des talents certains qui ne demandent qu'à se frotter à un budget qui leur sera adéquat.

Un budget adéquat que, soit dit en passant, mérite également le Festival de Rouyn-Noranda. En effet: avec l'organisation en place, le superbe théâtre réaménagé, la structure d'accueil mise sur pied et l'âme toute spéciale des Abitibi-Témiscamiens, imaginez ce que nous offrirait Jacques Matte et ses collaborateurs s'ils pouvaient concrétiser leurs rêves!

Note: Le 6 novembre, dernier jour du Festival, deux prix furent remis lors de la soirée de clôture: Le Grand Prix du public pour *Bach et Bottine*, et le Prix Télébec du meilleur court ou moyen métrage pour *Sonia*.

Richard Martineau

**Inspecteur Lavardin** de Claude Chabrol

